

TOLÉRANCE / INTOLÉRANCE LE CAS FLAUBERT

Rodica CAPOTĂ-STANCIU*

Tendance à admettre des moyens de penser, d'agir et des sentiments différents des nôtres"[1:302], la tolérance est un principe de morale lié au respect élémentaire des personnes morales et une preuve d'intelligence, car on s'enrichit toujours au contact des croyances et des pratiques différentes des nôtres. La tolérance caractérise les grands hommes, qu'ils soient des personnalités politiques, religieuses, artistiques ou des gens dont on ne connaît pas le nom, mais les actes. Elle est propre à ceux qui ont du respect pour eux-mêmes et pour les autres et est manifeste dans tous les domaines de la vie sociale. De même que l'intolérance d'ailleurs, dont l'omniprésence ne fait que renforcer la valeur de la tolérance.

Dans l'histoire de l'art, on a retenu le nom de quelques personnages qui ont manifesté un type d'intolérance possible seulement dans ce domaine. C'est le cas des jurys ayant considéré des peintres comme Monet, Manet et Cézanne indignes de participer au "Salon". C'est aussi le cas du juge Sénard dans le procès "Madame Bovary", de même le cas de Caion accusant Caragiale. Et l'énumération pourrait continuer. Leurs noms sont restés dans l'histoire seulement pour ces actions. Ils n'ont laissé rien d'autre. Ceux qu'ils ont accusés, par contre, ne sont pas restés dans l'histoire de l'art seulement pour avoir été des victimes, mais pour avoir contribué vraiment avec leurs oeuvres à l'enrichissement de la culture. Ils étaient tous tolérants et généreux, capables de pardonner et de continuer leur chemin sans aucun ressentiment.

Le cas "Flaubert" est un cas à part. Flaubert manifestait de la tolérance envers les autres, comme signe de respect pour leurs opinions, leurs orientations - ou par simple camaraderie. Cette tolérance était doublée d'une tolérance limitée, sinon intolérance, envers le manque de style, de talent, de savoir-faire littéraire. Flaubert pardonnait tous ces défauts si on suivait ses conseils, si on lisait beaucoup, si on soignait son écriture, si on était modeste et appliqué, si on faisait des grands écrivains classiques des modèles. Mais rien ne rendait

Flaubert plus intolérant, plus furieux même, que l'imposture et le manque de bon sens artistique. Et cette double attitude de tolérance/intolérance par rapport aux autres, qu'on retrouve consignée dans sa monumentale *Correspondance*, coexiste avec la même tolérance/intolérance par rapport à lui-même. Son intransigeance est en même temps une auto-intransigeance. Capable de se voir et de s'analyser d'un oeil plus qu'objectif, Flaubert ne se pardonne rien de ce qu'il ne pardonne aux autres.

Tout en respectant le talent des autres confrères (Bouilhet, Hugo, Feydeau, George Sand, Tourguenieff, Baudelaire, Balzac), Flaubert ne se lasse pas de donner des conseils, de vraies leçons de littérature à ceux qui en ont encore besoin (voir à ce propos les lettres adressées à Louise Colet et à Guy de Maupassant).

Adeptes de l'écriture objective et laborieuse, résultat d'un travail acharné plutôt que d'une inspiration divine, Flaubert ne tolère pas qu'on mette du soi dans une oeuvre, car, selon lui, l'impersonnalisation est celle qui donne à l'oeuvre la force d'exister sans autres attaches que la forme et le fond. De là, la position d'anonyme de l'écrivain, qui se trouve au-dessus et au delà de l'oeuvre, mais jamais dedans: "D'ailleurs j'ai pour principe qu'il ne faut jamais, rien répondre. Les oeuvres, voilà tout. Qu'importe le Nous, le Moi, et surtout le Je?"[2:55].

L'écrivain ne doit que mettre à jour, tel un archéologue, l'idée sous une forme qui lui soit propre et unique: „Ce que vous faites n'est pas pour vous, mais pour les autres. L'Art n'a rien à démêler avec l'artiste. Tant pis s'il n'aime pas le rouge, le vert ou le jaune; toutes ces couleurs sont belles, il s'agit de les peindre" [2:180].

L'écrivain, dans la conception de Flaubert, est un ouvrier qui manie son matériel, le langage, pour construire une oeuvre. Mais le langage est difficilement maniable, et Flaubert ne tolère pas que des mots "impropres" soient employés pour exprimer telle ou telle idée. Il cherche les mots qui ne le fassent plus "bondir de colère sur mon fauteuil en découvrant

* Chargée de cours, dr., Département des langues romanes, A.S.E. Bucarest

dans mon oeuvre quantité de négligences et de sottises”[3:254]. Il cherche un enchaînement, une suite de mots qui puissent exprimer le mieux l’Idée. Il cherche la perfection. Qu’importe si les lecteurs savent ou non quelle est, par exemple, la couleur des pierres à la lumière des étoiles? Il insiste à trouver le mot juste, pour exprimer la réalité, pour faire du vrai dans tout ce qu’il écrit :”Si je mets bleues après pierres, c’est que bleues est le mot juste, croyez-moi et soyez également persuadé que l’on distingue très bien la couleur des pierres à la clarté des étoiles. Interrogez là-dessus tous les voyageurs en Orient, ou allez-y voir.” [3:282].

Pour chaque mot il se documente (“N’oublie pas de m’apporter les renseignements suivants: (...) comment appelle-t-on médicalement le cauchemar? Il me faut un bon mot grec, à toute force”) [2:360], demande des informations, fait des investigations et toute critique injuste le rend ironique/furieux. “Si vous aviez ouvert, par hasard, le Dictionnaire de l’Académie Française, au mot jaspé, vous eussiez appris, sans aller plus loin, qu’il y en a de noir, de rouge et de blanc (...). Vous n’avez pas été cruel mais...léger” [3:299].

Flaubert ne tolère pas chez les autres la légèreté qu’il s’interdit à lui-même, de même que les critiques des gens qui ne s’y connaissent pas en littérature. Il considère aussi les critiques littéraires incapables d’émettre des jugements de valeurs tant qu’ils n’ont

jamais écrit une ligne. On ne peut pas analyser une oeuvre littéraire, dit-il, si on ne connaît pas le métier d’écrivain, si on n’a pas été soi-même écrivain, pour connaître les secrets, les mécanismes et les exigences de cette profession. Par contre, Flaubert apprécie les conseils que lui donnent ses confrères, de même que la qualité de leurs écrits.

Figure centrale de la galerie des grands écrivains, Flaubert fut un être doué d’une objectivité parfois.....douloureuse – pour lui-même – et... désagréable – pour les autres. Il ne pardonne/tolère rien qui puisse contredire ses concepts littéraires. Et cela ne reste pas sans écho dans l’époque. Beaucoup sont ceux qui l’ont accusé de manque de tolérance ou de manque de “finesse” dans ses critiques. Mais Flaubert n’était jamais fin avec soi-même. Comment aurait-il pu l’être avec les autres? Son intransigeance/intolérance était un trait qui faisait de lui une personne précieuse et difficile à la fois. Un homme dont la personnalité forte et complexe a mis son empreinte sur les siècles à venir. Un maître pour tous les écrivains qui ont joui de sa confiance et de sa générosité.

Le cas Flaubert est un cas à part. Le cas d’une personnalité à la fois littéraire et sociale, une personnalité dont l’intolérance n’était en fait que désir de perfection.

RÉFÉRENCES

1. JULIA, DIDIER, *Dictionnaire de la philosophie*, 1982, Paris, éd. Larousse
2. FLAUBERT, *Correspondance*, tome 2, 1987, Paris, éd. Gallimard
3. FLAUBERT, *Correspondance*, tome 3, 1993, Paris, éd. Gallimard